

XIVe Conférence de Kent

RECEPTIVITE MORBIDE  
=====

ORGANON, § 30, § 31, § 32 :

"§ 30. Selon la théorie exposée au § 29, les médicaments (sans doute "aussi parce qu'il est en notre pouvoir d'en varier la dose, la prise ou la "dynamisation, tant en qualité qu'en quantité) paraissent avoir un pouvoir "plus énergique de dérégler l'organisme humain que celui des agents patho- "gènes usuels- puisque les maladies dites naturelles sont guéries et vain- "cues par les médications appropriées.

"§ 31. Les influences délétères, tant psychiques que physiques qui "portent atteinte à notre vie terrestre et qu'on appelle agents pathogènes, "ne possèdent pas d'une manière absolue la faculté d'altérer notre santé. "Nous ne tombons malades sous leur influence, que lorsque notre organisme "en état de moindre résistance, est suffisamment prédisposé à ressentir "l'atteinte de la cause pathogène présente, la subit, en souffre et éprou- "ve un désaccord dans ses sensations et dans ses fonctions physiologiques. "Par conséquent, ces influences délétères ne rendent pas malade n'importe "qui et n'importe quand.

"§ 32. Mais il en est tout autrement des puissances "morbifiques" "artificielles, c'est-à-dire des puissances pathogénésiques que nous appe- "lons médicaments. En effet, chaque médicament, SENSU STRICTIORI, EN TOUS "TEMPS ET EN TOUTES CIRCONSTANCES, agit sur tout être humain vivant et ex- "cite en lui ses symptômes particuliers (parmi lesquels il en est qui tom- "bent nettement sous le sens, c'est-à-dire qui se manifestent avec la plus "grande objectivité, pourvu que le médicament soit administré à dose suffi- "sante et appropriée). Il s'ensuit que tout organisme humain vivant peut "être en tout temps inmanquablement (INCONDITIONNELLEMENT) atteint, "infec- "té en quelque sorte", par la maladie médicinale; ce qui, comme je l'ai dit, "n'est point le cas "des maladies naturelles".

Par ailleurs, ces paragraphes sont en rapport à la fois avec le de- gré d'atténuation, c'est-à-dire la puissance pharmacodynamique du remède (ce qu'on nomme la dynamisation) avec la répétition de la dose et avec la réceptivité de l'organisme: sujet que tout médecin homoéopathe doit connaî- tre pour lui permettre de devenir un thérapeute averti. Nous avons suffisam- ment étudié ces questions de dilutions et de dynamisations pour pouvoir com- prendre que les causes morbides peuvent être provoquées par les choses les plus atténuées et les plus subtiles, parmi les substances infinitésimales ou même immatérielles. C'est ce point que le médecin ne devra pas oublier de prendre en considération: j'entends, la correspondance du plan d'action du remède curatif avec celui de la cause morbide. Il doit savoir pour quelles raisons il ne faut donner qu'une seule dose et connaître les raisons pour lesquelles la réceptivité est satisfaite.

L'organisme, pour la contagion, (et donc aussi pour la guérison), ne reçoit pratiquement qu'une seule dose de l'agent actif, ou du moins, jus- te ce qui est suffisant pour causer une suspension de l'influx. Quand les causes cessent de s'écouler dans une direction particulière, c'est parce que

l'organisme réagit, car les causes ne s'écoulent que dans la direction de la moindre résistance et, de cette façon, quand la réaction défensive apparaît, l'influx cesse, les causes ne peuvent plus pénétrer. Heureusement qu'au début des maladies, c'est-à-dire déjà au stade de contagion, il y a une résistance à l'influx, au contagion, car, si la cause de la maladie continuait son invasion dans l'organisme humain, il n'y aurait aucune raison au ralentissement de cette progression, qui bien vite serait suffisante pour l'anéantir; en d'autres termes, si la pénétration de l'influx, du contagion était sans limite et sans borne, ce serait la course à la mort. Mais, dès que la réceptivité est satisfaite, il y a cessation de la cause, et à ce moment là on peut observer que non seulement la cause cesse d'aboutir en résultats, mais que les circonstances morbides ne se développent plus parce que la cause elle-même s'est déjà tarie.

Hahnemann affirme qu'avec les drogues utilisables en thérapeutique nous pouvons exercer un pouvoir plus grand sur les êtres humains que les causes morbides ne peuvent le faire, car l'homme ne contracte les maladies que sur certains plans et qu'en certaines circonstances. Les causes morbides étant considérées comme substances immatérielles, se déversent dans l'homme à son insu, il ne peut volontairement ni les contrôler, ni leur résister, et elles le rendent malade. Mais heureusement certains changements s'opèrent, ils barrent la route au flux envahisseur et l'organisme cesse d'être réceptif.

Il n'y a plus dès lors d'influx de la cause dans l'économie: un arrêt s'est produit parce que la réceptivité est annulée.

Le processus de guérison et de contagion sont très similaires et les principes qui régissent l'un se rapportent tout aussi bien à l'autre. Il existe cependant la différence suivante: en thérapeutique nous avons l'avantage de pouvoir changer la dynamisation (le plan d'action du remède), et cela nous permet de nous adapter aux degrés variables de réceptivité du malade. C'est précisément à cause de la variation de ces degrés de réceptivité que certains individus sont protégés contre certaines causes morbides et que d'autres en deviennent victimes. Celui qui tombe malade est susceptible à la cause morbide dans la mesure où il se trouve sur le même plan que la maladie et selon le degré d'atténuation plus ou moins marqué de la cause au moment du contagion. Le degré de sa susceptibilité est en rapport avec celui de la cause morbide, au moment où il tombe malade. Il n'en est pas de même avec les médicaments, car nous pouvons avoir à notre disposition tous les degrés de dynamisation possibles. Grâce à cela, nous pouvons modifier les médicaments à volonté, et par conséquent, les faire correspondre en qualités ou degrés aux réceptivités variables des êtres humains. C'est pour cette raison qu'Hahnemann écrit :

§ 30. "... les médicaments (sans doute aussi parce qu'il est en notre devoir d'en varier la dose, la prise ou la dynamisation, tant en qualité qu'en quantité) paraissent avoir un pouvoir plus énergique et plus efficace de dérégler l'organisme humain que celui des agents pathogènes usuels, puisqu'ils que les maladies dites naturelles sont guéries et vaincues par des médicaments appropriés".

C'est ici que nous pourrions nous poser la question suivante : A quel moment un médicament, qui a été administré au malade, cesse-t-il d'être

homoéopathique ? Le principe qui s'applique à la réceptivité y répond, vu qu'il y a similitude entre contagion et guérison. Laissez-moi illustrer cette comparaison par l'exemple suivant :

Supposez un cas de diphtérie. Après une étude approfondie, vous voyez que Lachesis semble être le plus similaire de tous les remèdes. Vous en faites prendre immédiatement une dose au malade. Eh bien à quel moment Lachesis cesse-t-il d'être homoéopathique? Il cesse de l'être quand les symptômes qui l'ont mis en évidence changent, car, à partir de ce moment là il n'est plus indiqué. Si vous répétez quand-même le remède après ce changement, il ne pourra agir que sur un plan différent de celui auquel il correspondait et qui caractérisait son homoéopaticité; et si malgré tout il fait quelque chose, ce ne sera pas dans une direction positive, curative, mais bien négative, dépressive. Toute quantité, si minime soit-elle, qui dépasse les besoins de la réceptivité, est un excédent et doit être considérée comme nuisible.

Dans une affection chronique par exemple, s'il est clairement indiqué, donnez Sulphur. Vous verrez alors les symptômes disparaître et le malade se sentir mieux. C'est précisément à partir de ce moment là que le remède cesse d'être homoéopathique; si vous continuez à l'administrer, l'action qu'il pourra présenter ne sera dès lors ni homoéopathique, ni désirable.

Mais l'on s' imagine que si une petite quantité fait du bien, une plus grande fera bien davantage. Ce qui est suffisant pour effectuer un changement constitue tout ce qui peut être homoéopathique, et quand certains changements ont été accomplis, alors le médecin doit attendre.

N'administrez "que juste" la quantité requise pour rétablir l'ordre, et celui-ci se ramènera presque instantanément, tout au plus après quelques heures, mais, tant que le mieux, après s'être installé persiste, "bas les mains"! Abstenez-vous de toute action thérapeutique, restez dans l'expectative. La contagion procède exactement de la même façon. Dans la diphtérie, dès que cette maladie commence, la réceptivité pour toute autre maladie cesse; un changement s'opère qui protège l'organisme et empêche toute cause morbide subséquente d'y pénétrer; bientôt la diphtérie se développe et se manifeste par ses symptômes propres.

Je sais que la répétition fréquente du remède est conseillée par de bons médecins; mais, si nous comprenons la doctrine, nous voyons très clairement qu'une telle répétition est superflue, inefficace et vaine. Il est exact que certains sujets très robustes et vigoureux, qui présentent des réactions extrêmement vives et rapides peuvent supporter la répétition du remède. On pourra observer chez eux des modifications dans leur état vers un mieux-être, si toutefois le médicament n'est pas parfaitement homoéopathique au cas considéré. Mais bien des malades ne sont qu'aggravés par un tel procédé parce que ce sont des sujets délicats, à réponse lente: leur réaction est effectivement inhibée par une telle répétition, c'est-à-dire que l'ordre que nous avons essayé de rétablir, s'en trouve empêché.

Hahnemann nous enseigne que l'organisme vivant est davantage sous le contrôle de la volonté humaine (étrangère) que sous celui de la maladie, car l'organisme ne peut être affecté que par les maladies auxquelles il est réceptif, tandis que l'homme, soit dans le but d'expérimentations médicamenteuses, soit dans celui d'atteindre la guérison, peut varier les dynamisations

et les doses selon son bon plaisir, et grâce à cette précellence médicamenteuse on peut toujours obtenir des résultats. Mais il est bon de rappeler ici que les sujets très réceptifs peuvent subir de graves dommages par une répétition intempestive du remède.

Au § 31, Hahnemann déclare que les causes morbides ne peuvent effectuer des changements dans la santé que dans certaines conditions limitées, c'est-à-dire dans la mesure de la réceptivité de l'organisme. C'est tout ce qu'Hahnemann nous expose sur la doctrine de l'interruption de la cause après qu'une certaine évolution s'est effectuée. Nous voyons donc que toute maladie naturelle passe par une période de progrès suivie d'une période de déclin, évolution pendant laquelle la maladie n'est plus vulnérable jusqu'à ce qu'une nouvelle modification de son état se produise.

Il est contraire à la vérité de prétendre qu'un individu serait plusieurs fois réceptif à la même maladie à un certain stade puis deviendrait de nouveau susceptible de la contracter en l'espace de quelques jours. Il doit s'opérer en lui, pour que cela soit possible, une série de phénomènes se poursuivant dans un ordre déterminé, en cycle, aboutissant à un changement dans son état. Tout cela suppose un certain laps de temps.

Si, maintenant, nous parlons de guérison au lieu de contagion, tout porte à croire qu'une dose déterminée d'un remède donné parcourt aussi un cycle et possède une durée d'action définie. Tel est, en général, le processus que nous constatons. Le remède nous donne en effet l'impression d'agir continuellement depuis l'instant où il a été absorbé, mais il est essentiel que vous n'ayez aucun doute là-dessus et compreniez clairement que ce n'est qu'une apparence. En réalité, cela signifie qu'un certain laps de temps s'écoule avant qu'une autre dose ne soit nécessaire, ou pour mieux dire, avant qu'un nouvel état de réceptivité ne se manifeste. C'est pourquoi, ne craignons pas de le redire: "toutes les fois qu'un remède cesse d'être homéopathique, il est absolument inutile de le répéter plus longtemps", car il ne saurait alors agir sur le malade que par une réceptivité artificielle, certains malades hypersensibles présentant toujours une réceptivité marquée aux hautes dynamisations.

Il nous reste ainsi deux choses à prendre en considération: l'état aigu créé par la maladie elle-même et l'état chronique qui est en quelque sorte l'état habituel de celui qui porte une tare héréditaire miasmatique, ce qu'on appelle aujourd'hui un état dyscrasique. Lorsqu'au cours d'un état aigu le malade a satisfait sa réceptivité à la contagion, c'est-à-dire quand sa réceptivité morbide est saturée, la cause de la maladie ne peut plus avoir de prise sur lui: il est immunisé contre toute action supplémentaire du même flux morbide. Mais vis-à-vis des médicaments la question est différente. Quand le remède cesse d'être homéopathique, le malade ne possède pas d'immunité contre l'action plus profonde de sa puissance pharmacodynamique, et cela à cause de la possibilité entre les mains du médecin de varier l'échelle des dynamisations de ce remède. De plus, toute dynamisation donnée au malade au-delà de son propre degré de réceptivité remédiale peut lui porter préjudice.

"§ 39 - Il résulte donc incontestablement, d'après mes expériences - dit Hahnemann - que l'organisme humain vivant a beaucoup plus de propension à se laisser influencer et dérégler par les puissances médicinales que par les influences pathogènes usuelles et les miasmes contagieux. En d'autres termes,

"les agents pathogènes n'ont qu'un pouvoir subordonné et conditionnel, souvent même très conditionnel, pour provoquer des maladies, par contre les puissances médicales en ont un souverain, infiniment supérieur, absolu et sans restriction pour perturber l'équilibre physiologique de l'homme sain."

Si nous réfléchissons à l'usage inconsidéré que l'on fait, ici-bas, de l'immense variété de produits pharmaceutiques, force nous est de reconnaître que la race humaine en a été terriblement secouée et détraquée. L'allongement de la vie terrestre cache cela, malheureusement! Vous connaissez les idées d'Hahnemann au sujet du traitement des maladies chroniques. Il déclare sans ambiguïté que les plus grandes complications, dont tant de maladies pâtissent, sont celles provoquées par la prise continuelle de drogues les plus diverses. Et ce n'est pas tant l'accumulation des drogues elles-mêmes dans l'économie, qui est considérée comme pernicieuse, mais surtout le dérèglement qu'a créé cette absorption, dérèglement pouvant subsister durant la vie entière. Songez à ces pauvres malheureux qui ingurgitaient par habitude du soufre dans la mélasse, pensez à ceux qui se droguaient perpétuellement pour leur foie avec du calomel et à tous ces souffreteux du bon vieux temps qui se bourraient chaque année de ces espèces de bonbons à la quinine pour éviter les refroidissements! L'économie vitale de ces gens là est tellement perturbée qu'il faut des années de prescriptions judicieuses pour arriver à rétablir l'ordre et les remettre en bon état.

Au paragraphe 34, Hahnemann répète deux propositions auxquelles nous avons déjà fait allusion. La première affirme que pour pouvoir guérir, les médicaments doivent être capables de provoquer chez l'être humain une maladie artificielle semblable à celle qui doit être guérie. Cela a déjà été amplement démontré et expliqué par ailleurs. D'après la seconde proposition, la maladie artificielle provoquée par le médicament doit présenter un degré d'intensité plus élevé que la maladie dite naturelle. Cette question d'intensité a été également expliquée comme représentant quelque chose de plus subtil, de plus interne, de plus profond, comme quelque chose à la fois supérieur et se rapprochant d'un état initial de la matière, quelque chose de presque transcendantal. Cette question d'intensité ou de puissance est en rapport directement proportionnel à la puissance de la substance primitive. Il ne saurait y avoir d'autre interprétation à ce terme d'intensité. La cause de la maladie comme celle de la guérison résident à l'intérieur même et dans l'intimité de la substance primitive, dans son état subtil et incorporel et non sous une forme matérielle terminale, bien que la cause immatérielle de la maladie subsiste et se perpétue dans les résultats morbides.

Les bactériologues se sont égarés dans la confusion, parce qu'ils ne réalisent pas dans leur science le fait que les effets ne sont que la suite des causes. Je ne nie pas que les bactéries puissent renfermer elles-mêmes des causes parce que toute cause se prolonge dans ses conséquences; mais la cause efficiente, première d'une maladie ne réside pas dans les microbes: les microbes eux-mêmes ont une cause.

J.T. Kent

\*

\* \*